

Un hanneton sans antennes

Jérôme Walczak, instituteur

Un insecte a besoin de ses antennes pour sentir le monde extérieur, pour savoir quelle direction emprunter, comment et où se nourrir, trouver son partenaire sexuel, son lieu de ponte, marquer son territoire.

L'École a perdu ses antennes, mais elle a gardé sa tête, ce qui n'est déjà pas si mal. Elle tourne, vire, cahote, virevolte au hasard, au risque de se brûler les ailes, mais conserve ses enseignants qui, quoi qu'on en dise, travaillent, s'acharnent, évitent les pièges tendus par l'administration, contournent des réglementations purement politiques et conjoncturelles pour s'occuper de l'essentiel : leurs élèves.

Une école sans antenne, c'est simple à résumer : nous implorons l'élève de travailler, sans quoi il risque de ne pas avoir de métier ; il travaille, donc, souvent d'arrache-pied, et, parce qu'il n'est pas né au bon endroit, parce que son nom, sa religion et sa couleur de peau ne correspondent pas encore aux canons officiels de notre belle république, ne trouve pas de métier. Il viendra alors nous voir, ses lettres de refus bien rangées dans un dossier, et nous traitera au mieux de menteur, au pire nous cassera la figure.

De grands sociologues se sont demandés pourquoi les jeunes avaient brûlé leurs écoles en novembre 2005. Inutile de sortir de l'EHESS pour comprendre, ils venaient détruire la grande escroqueuse.

L'école ne sait plus où elle va, parce que la société qu'elle incarne n'est guère plus informée sur la question : quel avenir ?

Plus d'autorité ? Un peu d'histoire nous montre que de telles solutions restent très provisoires. Fonctionner grâce à la peur et la crainte n'aide aucunement à unifier les cœurs, les esprits, les talents, les citoyens. Napoléon Bonaparte, son neveu le Troisième, Charles X, Louis-Philippe, Philippe Pétain, le général Boulanger n'ont pas réussi, leur lointain descendant, le petit Nicolas, risque de se heurter aux mêmes difficultés. La France est multiple, bigarrée, indomptable sous la force et la contrainte, et elle n'a réussi que rassemblée.

Plus de République ? La pauvre, la gueuse, est devenue un slogan. Une république qui renvoie les enfants qu'elle a formée parce qu'elle a été incapable de donner quelques papiers à des parents travailleurs, amoureux d'un idéal qui n'est pas si inaccessible ; une république qui

scinde, divise, échelonne ses fils et ses filles selon qu'ils s'épanouissent dans les centres ou piétinent dans les périphéries ; une république qui, tour à tour, est revendiquée par le Mouvement pour la France, le parti des Travailleurs, la droite ultra, la gauche paumée n'est plus vraiment une république. La polysémie brouille les repères, l'histoire nous montre que lorsque la république a voulu montrer qui elle était vraiment, cela ne s'était jamais fait sans heurts. 1830, 1848, 1870, 1936, 1940, osons 1968, et puis ?...

Plus d'Etat ? Oh combien ! Mais, au fait, quel Etat ? Celui-ci est tiraillé. La Nation d'abord, à laquelle nombre de jeunes estiment ne pas appartenir. L'Europe ensuite, qui se réduit une officine obscure incapable de nous livrer une tête familière, bienveillante, humaniste, lieu des lobbies, des vies politiques ratées ou en attente de mieux, sans projet collectif, qu'il soit scolaire, culturel, écologique, économique, militaire, civique, social, l'Europe se fait attendre, sa place n'est pas prête, d'autres affrontements doivent la devancer pour que l'accouchement difficile puisse avoir lieu. Le Monde enfin, parce qu'il faut bien en parler, de ce troisième luron, qui fait peur, qui marche cul par-dessus tête, mais qui est là, partout autour de nous, qui nous assaille de produits culturels, de main d'œuvre bon marché, de logiques comptables, d'inégalités. Pour l'instant.

Alors il y a l'Ecole. Comme tout va mal, on racle les fonds de tiroir. Un peu de syllabique, un peu d'uniforme, un peu de *Marseillaise*, un peu de punitions collectives. Comme rien ne va plus, on innove sans concertation, un peu de constructivisme, un peu de pédagogie de projet, un peu de pédagogie institutionnelle, comme on ne veut pas faire de vagues, parce que les élections ne sont jamais loin, on laisse faire, on « grand débaptise », on déroge, on consensus, on évaluation, on informatique.

Et puis il y a eux. 25, 27, parfois 30 ou plus. Que de thèses, de discussions, de clystères et de saignées en leur nom. Eux veulent apprendre, eux ont peur, eux nous aiment, eux sont durs, exigeants, impatientes, eux, ce sera notre monde dans 20 ans.

Ce serait si simple : apprendre bien à lire, tout, se réfugier dans Proust un soir d'amour fou, dans Verlaine et Rimbaud un soir de colère, écrire, parce que les mots sont si importants, parce que les discours doivent tant être décryptés, apprendre à entendre, ce que les journaux nous disent, ce que la télévision nous assène, apprendre à vivre ensemble, au nom d'une histoire européenne qui, de tout temps, eut à négocier avec les trois religions, y réussit avec plus ou moins de succès selon les périodes.

Il y a longtemps, on rédigea un *Tour de France par deux enfants*... C'était revanchard, pleurnichard, mais loin d'être idiot : quelques lieux symboliques, quelques grands noms, quelques idées morales. Pourquoi pas la même chose pour le petit Français, le petit Maltais, le petit Estonien... ? Il y a longtemps, on mettait un bleu aux jeunes hommes qui

défilaient au son des canons et épluchaient des pommes de terre s'ils étaient mal nés, pourquoi pas un vrai service civique et citoyen européen ou, pendant un an, tout enfant de l'Europe irait dans un autre pays élaguer des arbres, travailler dans une école, s'occuper de détenu ou d'alphabétisation ? Et puis, ce redoublement inutile ? Pourquoi ne pas le supprimer, en laissant seulement un ou deux ans de plus aux plus en difficulté, en petits groupes, qu'ils apprennent, par classe de cinq ou de six, à bien lire, bien écrire, qu'ils sachent réparer une voiture, leur plomberie, leur ordinateur... ? Manque-t-on de bras ou de cervelles dans ce pays ? Non, seulement de moyens. Allons les chercher là où ils sont.

Et puis, nous, profs, sans antennes, qui slalomons entre les directives obsolètes en six mois, quand l'Europe nous écouterait-elle ? Quand redeviendrons-nous des modèles ? Quand cherchera-t-on à nous ressembler, nous qui ne sachons pas très bien jouer au ballon ou qui n'auront jamais recours à la silicone pour être plus avenant...

Il n'en faudrait pas beaucoup pour que la bête marche droit, qu'elle sache comment se nourrir, élever ses enfants, où se soigner, où vieillir paisiblement... Se nourrir, grandir, apprendre, serait-ce de l'utopie ?